

FRECHET'S, MOUNTAIN HILL HOUSE,

No. 5, RUE DE LA MONTAGNE,

CET Hôtel la 1^{re} catégorie, considérablement agrandi et restauré par les soins de son habile propriétaire offre aux touristes et aux voyageurs des conditions de confortable qu'aucun autre hôtel ne peut surpasser de bien être.

Table d'hôte de 1^{re} classe le matin, à 1 heure et à 6 heures.

B. C. FRECHET,
Propriétaire.

Québec, 14 août 1869.

Feuilleton de L'OMNIBUS

LE 3 SEPTEMBRE 1869.

LES DRAMES DE PARIS

PAR

PONSON DU TERRAIL.

I

(Suite.)

—Voilà mon testament, dit-il; je l'ai écrit au début de notre malheureuse campagne, et agité d'un étrange pressentiment. Par ce testament, mon ami, je te laisse la moitié, de ma fortune, si tu consens à épouser ma veuve...

De pâle qu'il était, le capitaine devint livide; un tressaillement nerveux s'empara de tout son corps, et il étendit vers le testament une main convulsive.

—Sois tranquille, Armand, murmura-t-il d'une voix sourde, s'il arrivait malheur, je t'obéirais... Mais tu vivras, ajouta-t-il, tu reverras ton Hélène, pour laquelle je n'éprouve plus désormais qu'une vive et respectueuse amitié...

—J'ai froid, répéta le colonel avec la conviction d'un homme qui croit à sa mort prochaine.

Et sa tête s'inclina de nouveau sur sa poitrine, et le sommeil le prit avec une ténacité tyrannique.

—Laissons-le dormir quelques heures, dit le capitaine à Bastien, nous veillerons.

—Gueuse de bise! murmura Bastien avec colère, et tout en aidant l'Italien à couvrir le colonel en travers du brasier et à le couvrir de lambeaux de vêtements et de couvertures qu'ils possédaient encore.

Cinq minutes après, le colonel Armand de Kergaz dormait profondément.

Bastien, l'œil attaché sur lui avec la caressante fixité du chien fidèle, alimentait sans cesse le brasier et veillait à ce qu'aucune étincelle, aucun charbon ardent ne tombât sur son chef endormi.

Quant au capitaine, il avait la tête dans ses mains son regard était baissé, et mille pensées confuses s'agitaient sans doute dans son cerveau.

Cet homme, pour lequel le colonel avait une aveugle amitié, possédait tous les vices des peuples dégénérés. Avidé et vindicatif, il était souple et insinuant avec tout le monde. Soldat de fortune, il avait

eu l'art de se lier dans l'armée française avec de officiers riches et titrés. Ne possédant pas une obole il n'avait que des amis millionnaires.

Felipone était devenu capitaine bien plus par la force des choses, en un temps où la mort faisait une ample moisson d'officiers, que par sa propre bravoure.

Il avait bien assisté à plusieurs batailles, mais jamais on ne l'y avait vu s'y distinguer personnellement. Peut-être n'était-ce point un lâche; mais, à coup sûr, ce n'était pas un homme brave jusqu'à la témérité.

Felipone et le colonel Armand étaient amis depuis quinze années. Capitaines tous deux, trois ans auparavant, ils avaient rencontré à Paris mademoiselle Hélène Durand, fille d'un fournisseur des armées, belle et charmante jeune fille dont s'éprirent tous les deux. Hélène avait choisi le colonel.

De ce jour, Felipone jura à son ami cette haine violente et terrible qui ne peut germer que dans un cœur méridional, haine concentrée et muette, dissimulée sous les dehors de la plus cordiale affection mais implacable, mortelle, et qui devait éclater au premier moment favorable. Vingt fois, durant la campagne, au milieu d'une mêlée, Felipone avait ajusté le colonel dans l'ombre et la fumée du combat.

Vingt fois il avait hésité, cherchant un vengeance plus complète et plus cruelle que cet assassinat.

Or, cette vengeance, l'Italien venait de la trouver enfin, et il la méditait froidement, tandis que le colonel dormait sous le regard dévoué de Bastien.

—Le fou! pensait Felipone, qui jetait de temps à autre un sombre coup d'oeil à l'officier endormi, le fou! Il vient de me donner à la fois son argent, à moi qui suis pauvre, et sa femme, à moi qu'elle a repoussé... On ne saurait prononcer plus éloquentement son arrêt de mort.

Le regard du capitaine s'arrêta l'espace d'une seconde sur Bastien.

—Cet homme me gêne, se dit-il, tant pis pour lui!

Et Felipone se dressa et s'approcha de son cheval.

—Que faites-vous, capitaine? demanda le hussard.

—Je veux vérifier les amorces de mes pistolets..

—Ah! dit Bastien.

—Avec cette neige du diable, poursuivait tranquillement le capitaine, il ne serait pas étonnant que les bassinets eussent pris de l'humidité, et si les Cosaques arrivaient...

Felipone mit à ces mots les mains sur les fontes, en retira un pistolet et en fit jouer négligemment la batterie.

Bastien le regardait tranquillement et sans défiance aucune.

—La poudre est sèche, dit le capitaine, le silex est en bon état. Passons à un autre.

Et il prit un second pistolet, qu'il vérifia avec le même soin.

—Sais-tu, dit-il tout à coup en regardant le hussard que j'ai été d'une adresse merveilleuse au tir de cette arme?

—C'est bien possible, capitaine.

—A trente pas, continua tranquillement Felipone dans un duel, je touchais mon homme au cœur, et